

Un De Gaulle pour moi tout seul

– **M**onsieur le Président ! Monsieur le Président !
La délégation chinoise est arrivée.

Le président Hollande se réveilla en sursaut, remettant d'un geste vif ses lunettes correctement sur son nez. Un mince filet de bave coulait sur sa joue. Il le frotta promptement avant de se lancer dans un énorme bâillement.

Il s'était endormi à nouveau. Il faut dire que les sièges de son bureau étaient si confortables, qu'il résistait rarement à l'appel de la sieste, surtout après un bon repas. Cette fois-ci encore, ça n'avait pas manqué. Il s'était installé à sa table de travail, bien décidé à s'occuper des affaires du pays, puis, au bout de quelques minutes, sa tête avait dodeliné doucement, ses yeux étaient devenus lourds, et il avait glissé sans coup férir dans les bras de Morphée. Comme ça, bêtement. Le président s'étira sans même un regard pour l'huissier venu l'avertir, puis lança :

– Vous me les faites attendre un peu ! Je vais me passer un coup de peigne.

– Très bien, Monsieur le Président. Je vous rappelle

qu'il est question de très gros contrats commerciaux et qu'il ne s'agit pas de vexer les Chinois ou, pire, qu'ils se sentent insultés.

François Hollande haussa les épaules et marmonna un ou deux mots indistincts. Il fit quelques pas et s'enferma dans le cabinet de toilette attenant à son bureau. Il se passa un peu d'eau sur le visage et réajusta sa cravate.

Se regardant dans la glace, il fit une nouvelle fois le douloureux constat de son vieillissement accéléré. En quatre ans à la tête de l'exécutif, ses cheveux s'étaient encore clairsemés, de profondes rides avaient creusé son front, et les cernes qui sous ses yeux ne voulaient plus jamais disparaître ressemblaient aux malles que le bon Dr Livingstone devait faire transporter par des porteurs autochtones dans ses campagnes africaines. Bref, elles étaient énormes.

Le président poussa un profond soupir. Est-ce que cela valait vraiment la peine de s'emmerder comme ça pour être détesté par la majeure partie de la population française ? Depuis son accession au pouvoir, il avait perdu sa bonhomie et ne rêvait plus que de parties de pêche dans les rivières corréziennes. La pensée de longues après-midi bucoliques à somnoler tranquillement au bord de l'eau fit passer un sourire mélancolique sur ses lèvres.

La retraite... Il y pensait de plus en plus fréquemment. Chaque matin, lorsqu'on venait le réveiller en lui apportant un lot de mauvaises nouvelles, chaque soir, en se couchant, avec sur le cœur le sentiment de n'avoir pas fait avancer grand-chose.

Le pouvoir... Il avait passé sa vie à courir après, et, une fois que, par un concours de circonstances digne d'un scénario de téléfilm mal ficelé et paresseux, il avait réussi à l'obtenir, il n'avait plus su quoi en faire. Trop de décisions à prendre trop vite, sans le moindre recul. Et puis,

dès qu'il décidait de quelque chose, la moitié au moins des gens qui l'avaient conduit à la magistrature suprême pestaient, voire descendaient dans la rue.

Ses conseillers en communication l'avaient – horreur ultime – forcé à faire un régime.

– À quoi bon devenir roi si c'est pour se nourrir comme un mendiant ? avait-il tonné lors d'une des colères les plus tonitruantes de son quinquennat.

Bref, notre président était déprimé et glissait doucement vers la dépression.

Tout à coup, cette histoire de Chinois lui revint à l'esprit. Il sortit promptement du petit cabinet de toilette et se dirigea à pas mesurés vers la porte. Juste derrière l'attendait un de ses conseillers, catastrophé.

– Monsieur le Président, voilà près de quinze minutes que les Chinois attendent. Ils sourient de plus en plus grand. J'en ai même vu un qui rigolait. Autant dire qu'ils sont très, très mécontents.

Le président revint soudain à la réalité. Mais oui, ces bon Dieu de Chinois venus acheter des avions qu'ils copieraient dès la livraison du premier appareil...

François Hollande se hâta jusqu'au salon où étaient rassemblées la délégation et une batterie de ses conseillers – dix ou douze, le président ne les comptait plus. De toute façon, ils se ressemblaient tous comme deux gouttes d'eau.

Une profonde agitation régnait dans la salle et elle ne cessa pas à l'entrée du président, que personne ne remarqua de toute façon. Il en avait l'habitude et ne s'en offusquait plus.

L'interprète embauché par l'Élysée repéra enfin le premier magistrat et fit part de son arrivée aux invités de l'Empire du Milieu. Chacun rectifia la position. On présenta un à un tous les membres de la délégation au

président qui s'efforçait de faire bonne figure, mais il sentait bien qu'il avait raté le coche et que quelques milliards venaient de s'envoler dans la nature. Ou, plus exactement, que quelques milliards iraient directement dans la poche de Boeing. Tant pis...

La conversation fut polie, courtoise, on échangea des banalités sur Paris au printemps et sur la cuisine française, puis on se sépara. Le président, sombre, quitta le petit salon pour aller s'enfermer dans son bureau. Il demanda à ne pas être dérangé. Sous aucun prétexte. Une fois rendu à la solitude de son grand bureau clinquant qui aurait ravi un monarque saoudien, le président se prit la tête entre les mains. Il récapitula mentalement les diverses situations catastrophiques dans lesquelles se trouvaient la France : un chômage si haut qu'il fallait un télescope pour en apprécier les contours, une économie qui coulait plus sûrement que n'importe quel *Titanic*, une situation sociale si explosive qu'elle poussait chacun à s'inventer une communauté et à s'y retrancher, un monde à l'orée d'une troisième guerre mondiale, des menaces permanentes d'attentat, et les Français qui, il l'avait appris récemment, plébiscitaient des programmes de télévision stupides mettant en scène des Marseillais et des Ch'tis tatoués, bref, la chienlit.

Absorbé par ses lamentations, le président n'entendit pas son conseiller aux Affaires internes pénétrer dans la vaste pièce. Durand-Mongin (c'était son nom, et le président n'avait jamais réussi à retenir son prénom) s'approcha de la table de travail de François Hollande. Il arborait une moue gênée, embarrassée.

– Monsieur le Président... Les Chinois sont partis. Je crois que nous n'obtiendrons pas les contrats. Je veux dire, j'en suis même certain. Ils ont quitté l'Élysée en nous disant au revoir et en nous promettant de nous

contacter à nouveau pour fixer le montant de la transaction dès leur retour à Pékin. Autant dire que nous n'aurons plus jamais de leurs nouvelles.

– C'est une catastrophe, mon bon Durand-Mongin... Une catastrophe. Ce pays part à vau-l'eau, et je suis incapable d'y changer quoi que ce soit. J'ai tout fait, même un régime, rendez-vous compte. Et rien, ça ne veut pas sourire. Même quand j'essaie de me hisser à la hauteur de ma fonction lors des grandes manifestations républicaines, il pleut tellement que j'ai l'air d'une vieille chaussette oubliée dans le tambour de la machine à laver. C'est tout juste si les pigeons ne profitent pas de mon passage pour se soulager...

– Euh... C'est arrivé, Monsieur le Président. Je suis désolé d'avoir à vous rappeler ce douloureux souvenir que vous semblez avoir occulté...

– Oui, bon, ça va, n'en rajoutez pas non plus Durand-Mongin. Au lieu de vous foutre de moi, vous pourriez peut-être me donner une idée, voire un conseil. Je vous rappelle que c'est pour cela que je vous paie. Et grassement, qui plus est.

– N'y voyez aucun manque de respect de ma part, Monsieur le Président, mais qu'est-ce que vous voulez au juste, bordel de merde ? Vous voulez remettre la France à l'endroit ?

– Ne racontez pas n'importe quoi, Durand-Mongin, lâcha François Hollande en haussant les épaules. Vous le savez comme moi : elle est foutue, la France. Non, moi, ce que je voudrais, c'est être un grand président, un de ceux que l'on trouve dans les pages les plus glorieuses des livres d'histoire. Un de ces présidents qui ont des avenues ou des places dans toutes les villes de France.

– Comme le général de Gaulle, vous voulez dire ?

– Oui ! Voilà ! Comme ça !

– Monsieur le Président, je vous rappelle que le général a bénéficié de circonstances exceptionnelles. Il a quand même eu une guerre mondiale à gérer. Ce n'est pas rien.

– Mais qu'est-ce que j'y peux, moi ! s'emporta le président. Des années qu'on est au bord de la troisième guerre mondiale, et personne n'est foutu de me dire si elle a commencé ou pas. Une guerre mondiale, c'est une guerre mondiale, non ?

– Je crains que les choses ne soient devenues plus compliquées, Monsieur le Président.

– Je m'en fous, que les choses soient plus compliquées ! Je veux qu'on se souvienne de moi autrement que pour mon tour de taille, mes bons mots et mes lunettes embuées, vous m'entendez, Durand-Mongin ?

– Je vous entends, Monsieur le Président...

– Vous vous rendez compte que même Chirac a eu son heure de gloire avec son refus de s'allier aux Américains pour attaquer l'Irak ! Même Chirac ! hurla le président avec un rire sardonique et malsain.

– Monsieur le Président... Il y a quelque chose que vous ne savez pas...

– Quoi ? Qu'est-ce que je ne sais pas ? Même Chirac, je vous dis !

– Eh bien... Voilà... Au cours du deuxième mandat du président Chirac, des expériences ont été réalisées dans les sous-sols de l'Élysée. Des expériences extrêmement limite sur le plan éthique...

– On s'en fiche de l'éthique, continuez...

– Une équipe de chercheurs a réussi, grâce à des traces de transpiration sur l'un des képis du général exposé à Colombey-les-Deux-Églises, à récupérer son ADN. À partir de cet ADN, ils sont parvenus à fabriquer de toutes pièces un clone du général. Après plusieurs

tentatives infructueuses, les scientifiques sont parvenus à mettre au point un général apparemment en parfait état de marche. Un véritable miracle. C'est ce clone qui a conseillé, ou plutôt qui a décidé puisque jamais il n'a su qu'il ne dirigeait plus la France, de ne pas envoyer nos troupes en Irak. Le président Chirac a beaucoup utilisé le clone du général, mais il a fini par se dérégler et raconter n'importe quoi. Il voulait que l'on étende la sécurité sociale gratuite à toute la population et préconisait un gouvernement d'union nationale. Bref, le général a pété un plomb. Quand il s'est aperçu que l'on ne suivait pas ses recommandations, qu'encore une fois, il prenait pour des décisions, il a essayé de partir à Baden-Baden. Heureusement, il a été arrêté à la porte de l'Élysée. Il est mort de chagrin quelque temps après.

– Grand Dieu ! s'exclama François Hollande. C'est ça qu'il me faut ! Un général pour moi tout seul !

– Mais je viens de vous dire que...

– Moi, tout ce que j'ai entendu, c'est que des scientifiques géniaux ont réussi à faire une copie du général ! Vous allez me reconvoquer tout ça à l'Élysée !

– Vous êtes bien sûr de vous, Monsieur le Président ?

– Arrêtez de discuter. Je veux une équipe au complet dans mon bureau demain à la première heure. Débrouillez-vous.

Durand-Mongin hésita à essayer de raisonner le président. Mais, lorsqu'il croisa le regard du premier magistrat, il abandonna l'idée et quitta la pièce, laissant un président particulièrement agité.

Une fois seul, François Hollande ne savait plus comment contenir sa joie. Enfin, quelque chose de bien lui arrivait ; enfin, un coup de chance pour lui qui n'avait cessé, depuis le début de son mandat, d'enchaîner les déconvenues et les revers de fortune. Un de Gaulle pour

lui tout seul ! On allait voir ce qu'on allait voir. Il songea un instant que son camp politique avait combattu de Gaulle et ses idées de manière farouche, mais il chassa cette pensée. Qui s'en souciait aujourd'hui ?

Être un président élu avec l'étiquette socialiste ne voulait plus dire grand-chose. D'ailleurs, n'avait-il pas fait avaler à la France des réformes que son prédécesseur avait déjà esquissées dans son programme et qu'il n'avait même pas osé lancer ? N'avait-il pas mis un banquier au ministère de l'Économie ? N'avait-il pas pris pour Premier ministre un homme qui préférait faire des discours devant un parterre de chefs d'entreprise plutôt que de syndicalistes ?

Ce bref récapitulatif rassura un peu François Hollande. Il pensa même que, peut-être, le programme économique qu'il appliquait depuis quatre ans était plus à droite que celui qu'avait mis en place le général.

Un petit rire grasseyant monta de sa gorge. Le président se frotta les mains. Il fallait fêter ça. Il appela son secrétariat, ordonna que l'on annule tous ses rendez-vous de la journée et convoqua son chef de la sécurité. Il avait besoin de quelques gardes du corps discrets pour aller faire un tour en scooter...

Durand-Mongin et trois individus que le président ne connaissait pas se trouvaient dans son bureau lorsqu'il y entra le matin suivant. Tous les quatre se levèrent à l'arrivée de François Hollande. Durand-Mongin prit la parole pour faire les présentations :

– Monsieur le Président, laissez-moi vous présenter l'équipe qui va prendre en charge l'opération Colombey. Trois scientifiques de très haut niveau, dont nous connaissons la loyauté et la discrétion. Antoine Bonnot, qui dirigera l'opération, Kader Benmohammed, spécia-

liste de la reconstruction ADN, et Fabienne Trigo, psychiatre et psychanalyste.

En entendant le titre de la jeune (et fort jolie) femme qu'on lui présentait, le président eut un haussement de sourcils. Pourquoi diable avait-on besoin d'une dingologue pour cloner le général de Gaulle ? Durand-Mongin anticipa la question du président.

– Madame Trigo va superviser l'état psychique du général une fois qu'il sera de nouveau parmi nous. Je vous rappelle que la précédente expérience a été un échec et que c'est principalement la dépression qui a emporté le dernier de Gaulle.

– C'est aussi la dépression qui a emporté le premier, rigola le président qui, décidément, ne pouvait s'empêcher de faire un bon mot lorsqu'il était en présence d'une jolie femme.

– Oui, enfin, bref, reprit Durand-Mongin, un peu gêné. Nous avons jugé qu'il allait falloir suivre de près l'évolution mentale du prochain général. Nous avons beaucoup discuté avant votre arrivée et nous nous sommes dit que, puisque vous êtes un homme de gauche, vous ne voudriez pas laisser le général dans l'ignorance et que vous tiendriez à ce que nous soyons honnêtes avec lui.

– C'est-à-dire ? demanda le président.

– Je vous rappelle que le de Gaulle issu de la première expérience a longtemps cru qu'il était encore au pouvoir. Personne ne l'a prévenu que ce n'était pas le cas. C'est probablement ça qui l'a tué. Comme vous êtes de gauche, vous avez forcément un rapport particulier et sain à la vérité. N'est-ce pas ?

– Oui, bien sûr, répondit le président négligemment. Faites au mieux. Vous savez que je ne m'occupe pas des détails. C'est votre travail, Durand-Mongin.

– Très bien, Monsieur le Président. Nous vous tiendrons rapidement informés de l'évolution des travaux.

– Vous pensez que cela ira vite ? s'enquit François Hollande avec un peu d'inquiétude dans la voix. Je vous rappelle qu'il ne me reste plus qu'un an de mandat et que, si je veux espérer être réélu, j'ai plutôt intérêt à faire deux ou trois coups d'éclat avant le début de la prochaine campagne. Et si possible des choses qui me mettent un peu en valeur. Sinon, Dieu sait ce qui peut arriver... Le nabot pourrait reprendre la place ou, pire, la fille du borgne.

François Hollande se signa rapidement comme pour conjurer le sort.

– C'est l'affaire de quelques semaines, Monsieur le Président, répondit Antoine Bonnot.

C'est alors que la psychiatre intervint :

– Monsieur le Président, loin de moi l'idée de chercher à influencer votre décision, mais êtes-vous bien certain que sur le plan de la morale... ?

– Mais qu'est-ce que vous avez tous avec ça ? tonna Hollande. La morale, c'est bon pour ceux qui n'ont pas de pouvoir. Eux, ils peuvent dormir tranquilles, se regarder dans une glace et mourir dans leur lit avec le sentiment d'avoir été de « bonnes personnes ». En gros, la morale, c'est un truc de plouc ou de frustré. Allez, au boulot... Et je veux des résultats rapides.

Le président congédia tout ce petit monde d'un geste de la main. Pour la première fois depuis bien longtemps, un sourire radieux tranchait en deux son visage rond, le faisant ressembler instantanément à une pastèque. Un peu de patience...